

Écrire l'Amérique en français : entre réalité et royaume

François Hébert

Volume 24, Number 1 (139), January–February 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29992ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1982). Écrire l'Amérique en français : entre réalité et royaume. *Liberté*, 24(1), 87–93.

*Ecrire l'Amérique en français: entre réalité et royaume**

FRANÇOIS HÉBERT

Je viens de Montréal. Au centre de cette ville, d'abord nommée par les Indiens Hochelaga, ensuite baptisée Ville-Marie, se trouve une montagne appelée Mont-Royal. *Montréal, Mont-Royal*: presque le même nom. Jouons avec les mots, comme avec de l'argile: n'est-ce pas le rôle de l'écrivain? *Réal*, dans *Montréal*, fait penser à la fois à *royal*, à *réel*. Il y aurait donc une parenté phonétique, sinon étymologique, entre la *royauté* et la *réalité*. En anglais, les quatre premières lettres sont identiques: *realm, reality*.

Parlons du sens de ces mots. Tandis que le mot *royaume* (et sa *réalité* aussi) se vidait de son contenu, de sa chair, mourait, devenait désuet, renvoyait à une *réalité* dépassée, connotait un univers de rêve et de bande illustrée, entre-temps, le mot *réalité*, entré dans la langue française vers 1550, soit 300 ans après le mot *royaume*, et si fréquemment utilisé aujourd'hui, ce mot acquérait peu à peu le poids et l'importance d'un signe qui en dit long, comme un vêtement, sur ceux qui le portent, ou l'exhibent comme un drapeau. Comme l'or de Fort Knox, si massif et efficace est ce

* Version abrégée d'une conférence prononcée devant la South Atlantic Modern Language Association, à Louisville, Kentucky, le 6 novembre 1981.

mot *réalité* qu'il en vint à s'opposer au mot mythe. On demande souvent: mythe ou réalité? Or la question est mal posée et trahit un préjugé contemporain. En effet, pas de réalité sans mythe sous-jacent. Même le matérialisme le plus buté a un fond mythique. Il n'y a de réalité que celle que l'on voit, veut, invente: tous les faits le prouvent.

Personne ne contestera l'existence du Coca-Cola. *The real thing*, dit la publicité. Nous traduisons: *le vrai de vrai*. Or *vrai*, ce n'est pas *réel*. *Vrai*, c'est *true*. Mais passons sur ce déplacement de sens. *Le vrai de vrai*, c'est une figure de style que les rhétoriciens nomment un judaïsme, comme *le saint des saints* ou *le cantique des cantiques*, figure privilégiée d'expression du sacré. Imaginez un moine du Moyen-Age (ce n'est pas difficile, on en voit vantant les mérites des copieurs Xerox à la télévision) entendant l'expression *le vrai de vrai* à propos d'une boisson: je parie qu'il penserait au Graal. Eh bien! le Coca-Cola, comme Graal, je le trouve un peu sucré...

Continuons notre voyage dans le temps et dans les mots. En y regardant de plus près, on découvre que *réalité* et *royaume* n'ont pas la même étymologie. *Royauté* vient de la racine indo-européenne REG et indique un mouvement en ligne droite, REGulier, RECTiligne (ainsi que le mot *reich*, gauchi par un tyran de sinistre mémoire). *Réalité* vient de la racine RE qui signifie bien, chose, propriété, comme dans REPublique. La vogue que connaît le mot *réalité* coïnciderait ainsi avec une vague actuelle bien connue, celle de la réification, qui consiste à tout quantifier, fixer, cerner, étiqueter, identifier, limiter, en un mot chosifier. A donner un numéro à chacun, par exemple. Mon nom est 224-578-948, au travail. Quand

j'achète, je suis 4530-160-508-422. Malade, je deviens HEBF-4604-2313. En auto, H1633-230446-0 (4, M4, etc.). Je ne connais même pas tous mes noms par cœur!

Le Canada est un *Etat*; entendez: une entité statique, figée, immobile. Un espace, plutôt qu'une durée. Le Québec n'a qu'en partie ce privilège, ce qui est une chance ou une malchance (selon le point de vue). Si le Québec est un Etat, il ne l'est qu'à moitié. L'autre moitié, dans la psyché québécoise, c'est le Canada. *Nada*, rien... ou un boulet au pied, selon les uns, tandis que pour d'autres, il est tout, et le Québec lui est un ulcère. Notre cas n'est pas simple. Ni le mien: je ne suis que la partie de la partie. Divisé, comme tout individu.

Qu'est-ce qu'un pays? Un désir et une réalité, souvent assez différents l'un de l'autre, variables. Pour illustrer cela, j'ai fait un petit sondage, fictif, frivole en regard de tous les sondages réels, dans lequel je demande aux Québécois de dire quel pays ils habitent: le Canada, répondent 41 interrogés (sur 100); le Québec, pour 40; aucun pays, selon 4; le monde, selon 4; l'Angleterre, selon 0.5. Les autres ne savent pas. Je leur demande ensuite quel pays ils aimeraient habiter, s'ils en avaient le choix: le Québec, pour 32; les Etats-Unis, pour 21; le Canada, pour 15; la France, pour 4; 28 ne savent pas. Ce sondage est ridicule, j'en conviens. Il tend tout de même à montrer que la réalité ne coïncide pas exactement avec le royaume.

Un pays donc, c'est quoi? Le mot vient du latin *pagus*. L'habitant d'un pays serait, littéralement, un paysan. Le mot *païen*, curieusement, a la même origine. Est-ce la nation? Ce mot vient de *natio*,

naissance. La nation d'un être serait où il est né, où il vit, pour ainsi dire renaissant chaque jour de ses propres cendres. Mon corps est ma nation. Mais restons-en aux sens usuels du mot: une nation, disent les dictionnaires, est (sens 1) un groupe humain ayant des traits communs; ou (sens 2) un groupe lié par des institutions politiques communes. Donc, le Canada est une nation, en un sens; le Québec aussi, en un autre. Le Canada, ce sont les Etats-Désunis (salut, Ducharme!) et ce pays s'épuise à mener dans les coulisses de l'histoire sa petite guerre civile, tranquille, en famille. C'est désolant certes, mais c'est comme ça. C'est notre histoire, notre petite histoire. A la fin du monde, nous serons-nous entendus? En pleine Apocalypse, nous négocierons encore! Parfois, on dirait que le monde a pris fin, au Canada, quand on a posé le dernier rail du chemin de fer qui relie les deux océans: pour les morues. Et au Québec, quand le général Montcalm, en 1759, a été vaincu par les Anglais. Oublier ça? Jamais! On survit.

La psyché canadienne fait du pays un espace: plan, bidimensionnel, géographique. La propagande fédéraliste demandait aux séparatistes québécois: voulez-vous perdre vos Rocheuses? Or ce sont des roches, des tas de roches, ni plus ni moins. La mentalité québécoise conçoit plutôt le pays comme, si je puis dire, un lieu dans le temps. Notre pays, c'est l'hiver. C'est notre histoire blessée: le fameux baril de poudre, la braise dans l'œil du martyr, une sentinelle trompée, quelque patriote dont on revoit moins le fusil que la tuque ou la pipe, le Labrador, etc. *Je me souviens*, rappelez-vous, est notre devise. Un des grands héros de notre littérature est un avaro impénitent du nom de Séraphin Poudrier. Nostalgie et

conservatisme, si vous voulez. Notre côté paysan. Mais nous savons aussi dépenser, dilapider, gaspiller. Mes propos en témoignent: nous sommes un peuple confus, tiré à hue et à dia par nous-mêmes quand ce n'est pas par les autres, petit, assez inconscient de son destin, dont le passé hypothèque l'avenir mais qui s'en accommode bien, et vogue la galère! Simple et complexe, ce peuple. Sachant rire et pleurer, à sa façon, qui est unique, comme celle de tous les peuples. Ce qui nous distingue des Américains? Entre autres: un passé qui est un catalogue d'échecs (et s'il ne l'est, nous le faisons tel, érigeant des statues à nos vainqueurs; mais imagine-t-on une rue Waterloo à Paris? une rue Mi-Lai à Washington?); un espace qui au lieu de s'élargir, s'est rétréci; des villes seulement depuis peu peuplées; un fort sentiment religieux disparu en un clin d'œil (et qui sera remplacé par quoi?). Une seule certitude: notre langue. Vacillante peut-être, incertaine, menacée, oui; mais c'est notre langue et nous y tenons, comme un cheval à son hennissement, comme un musicien à son violon. A son sujet, nous sommes passionnés. La loi 101 est un canon, au double sens militaire et religieux du terme. Je crois que le Québec est l'un des rares endroits du globe où la langue anglaise *recule*.

Une anecdote. Je suis allé à Lowell, à Holyoke, dans le Massachussets, à Lafayette, en Louisiane. Ce fut pour moi un véritable choc de voir ces gens-là, qui avaient la physionomie des Québécois, leur regard, leur sourire, une façon particulière de se vêtir, de marcher, des gestes que je connaissais bien. J'avais envie de leur parler, et je ne le pouvais pas: ils étaient muets. Je veux dire qu'ils parlaient la langue que vous savez. Je ne veux pas dire que parler l'anglais, c'est

être muet: non, car toutes les langues sont belles, bonnes et égales. L'impression que j'ai ressentie, comment la dire? Quand vous voyez un film en version doublée, les lèvres des acteurs bougent, mais des mots étrangers en sortent. Vous êtes perplexe. C'était mon cas. Or il ne s'agissait pas d'un film, mais de la réalité. Et j'y étais. Je voyais des gens pour qui ma langue était une langue morte. Troublant. Ces gens-là étaient-ils des morts qui parlaient une langue vivante? Etais-je un vivant qui parlais encore une langue morte? Les langues sont-elles de pures abstractions, gratuites, interchangeables, ou bien ont-elles un lien profond, par-delà leur fonction de communiquer des messages, un lien consubstantiel avec ceux qui les parlent? Expriment-elles les gens par leur mélodie? Et mille autres questions du genre me viennent, qu'aucun Américain (sauf s'il vient de débarquer de Porto Rico ou d'Haïti) n'a besoin de se poser. Des questions délirantes? Peut-être.

Dans un film récent, *Les beaux souvenirs*, l'héroïne, enceinte, envisage de nommer son enfant *Chevrolet*. Parce que l'enfant aura été conçu dans la voiture du même nom. C'est plein de bon sens et d'une logique irréfutable. Et c'est dérisoire, bien entendu. Qu'est-ce que ça veut dire? Que les humains devraient avoir les noms des lieux d'où ils viennent? Est-ce une blague, seulement? Mais j'ai un ami panaméen qui s'appelle Edison... Il faut croire que la technologie moderne et l'industrie automobile ont supplanté la religion chrétienne et le catalogue de ses saints (qui était *le calendrier*: on naissait plutôt dans le temps que dans l'espace... et du calendrier, on tirait les noms des nouveaux-nés). Nommerez-vous vos enfants *Big-Mac*, *Yashica*?

On voit au moins qu'est posée par là la question du rapport très complexe entre deux cultures, quand l'une est forte et déborde sur l'autre, et la seconde faible et poreuse. Une boutade: les Etats-Unis sont un tout dont l'Amérique est une partie. Tout notre embarras est là, notre incertitude en ce qui concerne la place que nous occupons sur ce sol. Curieuse conjoncture: notre langue est le dernier bastion de notre identité, et cela place tout un peuple dans la situation même de l'écrivain. Le cas de Gaston Miron illustre cette coïncidence, chez nous, de la littérature et du royaume, au cœur même de la réalité, muse aimée et honnie.

Pour conclure sans conclure, je dirai que j'aime Don Quichotte et Woody Allen. Leur quête est admirable: ils visent l'ombre plus que la proie. S'il est difficile, voire impossible, d'atteindre la réalité, au sujet de laquelle on se trompe si souvent, pourquoi ne pas poursuivre des chimères? Ces deux-là ne sont pas fous. *Je suis un Berlinoïse*, disait John Kennedy, contre l'évidence. Par opportunisme politique? Etait-il fou? Un poète? Un mystique? Quand je dis que je suis un Québécois, je veux affirmer d'un même souffle *et la réalité et le royaume* (ce qui équivaut peut-être au désir de Rimbaud d'êtreindre la vérité «dans un corps et dans une âme»), et briser l'équivoque de toute parole. Je devrais peut-être plutôt dire que je suis un Danois dans une pièce de Shakespeare? *But then, something is rotten, there*. Le royaume est-il l'ombre de la réalité, ou le contraire: la réalité, l'ombre du royaume? Ah! Et le temps qui passe, partout: c'est ça, le drame. *Time is money lost*. Je m'arrête.